

## MADAME DE SÉVIGNÉ.

---

### LES REGRETS DE L'ABSENCE.

Lettre à Mme de Grignan.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi ; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours : c'étoit parce que je ne me souciois guère de lui, et que dans deux jours je n'aurois pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire : c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre, par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout ; je me suis fait un plaisir de diner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos, mais hélas vous n'avez pas de ces sortes de loisir. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même ; je ne vois pas un moment où vous soyez à vous ; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous et qui peut à peine comprendre son bonheur. Je vois des harangues, des infinités de compliments, de civilités, de visites ; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée. Que fait votre paresse pendant tout ce fracas ? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place ; elle vous attend dans quelque moment perdu pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. « Hélas ! dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Songez que je suis votre plus ancienne

amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui et en Bretagne et dans votre grossesse: quelquefois votre mère troubloit nos plaisirs, mais je savois bien où vous reprendre; présentement je ne sais plus où j'en suis, les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. » Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan, mais vous passez vite et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même, qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont; le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries? Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne falloit point appuyer sur certaines pensées; si l'on ne glissoit pas dessus, on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur; toute votre chambre me tue: j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu, pour rompre un peu la vue; une fenêtre de ce degré par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur à moi-même, quand je pense combien alors j'étois capable de me jeter par la fenêtre, car je suis folle quelquefois; ce cabinet où je vous embrassai, sans savoir ce que je faisais; ces Capucins, où j'allai entendre la messe; ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue; Sainte-Marie, Mme de Lafayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain, et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments: ce pauvre d'Hacqueville est le premier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens, il faut glisser sur tout cela, et bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur; j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant, cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet

aimé. Je songe donc à vous et je souhaite toujours de vos lettres; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère; j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; mon cœur en avoit besoin, je n'en ferai pas une coutume.

---

LA MORT DE LOUVOIS.

Lettre à Coulanges.

Grignan, le 26 juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais trop par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place; dont le *moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu; qui étoit le centre de tant de choses! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrois bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre.

---

## LES MADRIGAUX DE LOUIS XIV.

Lettre à Pomponne.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comme il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent; parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a fort ri de cette folie; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fit là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connoître jamais la vérité.

## LA PENSÉE DE LA MORT.

Lettre à Mme de Grignan.

Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que, si je pouvois retourner en arrière, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme; et comment en sortirai-je? par où? par quelle porte? quand sera-ce? en quelle disposition? souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée? aurai-je un transport au cerveau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? que puis-je espérer? suis-je digne du paradis? suis-je digne de l'enfer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement; point du tout : mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice; cela m'auroit ôté bien des ennuis, et m'auroit donné le ciel bien sûrement et bien aisément; mais parlons d'autre chose.

## LE FANEUR.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et, comme il est frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne. Vous croyez que j'extravague, elle attend son mari avec tous les états, et en attendant elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard: elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation; et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mlle de Kerbone et de Kerquison. Voici un grand circuit; mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net, et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller: voici une autre petite proposition incidente. Vous savez qu'on fait les foins; je n'avois pas d'ouvriers. J'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travailloient, pour venir nettoyer ici. Vous n'y voyez encore goutte. Et en leur place j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde; c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie. Dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement. Le seul Picard me vint dire qu'il n'iroit pas, qu'il n'étoit pas entré à mon service pour cela; que ce n'étoit pas son métier, et qu'il aimoit mieux s'en aller à Paris. Ma foi, la colère me monte à la tête. Je songeai que c'étoit la centième sottise qu'il m'avoit faite; qu'il n'avoit ni cœur ni affection; en un mot, la mesure étoit comble. Je l'ai pris au mot; et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais

services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point; et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin, je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

## HONORÉ D'URFÉ.

---

### LE LIGNON.

Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du costé du soleil couchant, il y a un pays nommé Forests, qui, en sa petitesse, contient ce qu'il est de plus rare au reste des Gaules; car estant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, de monts assez voisins, et arrosée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé et orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la vont baignant de leurs claires ondes; mais l'un des plus beaux est Lignon, qui, vagabond en son cours aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmazel, jusqu'à Feurs, où Loire, le recevant et lui faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan.....

... Belle et agréable rivière de Lignon, sur les bords de laquelle j'ay passé si heureusement mon enfance et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque payement que ma plume ait pu te faire, j'advoue que je te suis encore grandement redevable pour tant de contentements que j'ai reçeus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon âge me laissoit jouir de moi-même et me permettoit de goûter en repos les bonheurs et les félicités que le ciel, d'une main libérale, répandoit sur ce bienheureux pays que tu arrouses de tes claires et vives ondes.

## VAUBAN.

---

### LA NOBLESSE DE FRANCE SOUS LOUIS XIV.

Dans les siècles un peu reculés, la noblesse étoit le prix d'une longue suite de services importants et la récompense de la valeur et du sang répandu pour le service de l'Etat. Il falloit avec cela avoir mené une vie irréprochable, être né d'honnêtes parents qui ne fussent ni de profession basse et abjecte, ni de condition servile. Aujourd'hui, on n'y fait pas tant de façons et la noblesse s'acquiert bien plus facilement. Ce n'est plus ou du moins c'est fort peu cette valeur si dangereuse et ce mérite qui coûte tant à acquérir, qui font les nobles, ce n'est point la longueur des services rendus à l'Etat, ni les blessures reçues pour sa défense, et encore moins la vertu, ni cette probité si recommandable, ni une vie sans reproches qui mènent à la véritable noblesse. Il n'est plus question de tout cela. Ce qui feroit la juste récompense des grandes actions et du sang versé pendant plusieurs années de services se donne présentement pour de l'argent. Il suffit d'en avoir pour tout mérite. C'est pourquoi les secrétaires, les intendants, les trésoriers, commissaires des guerres, receveurs des tailles, élus, gens d'affaires de toute espèce, commis, sous-commis de ministres et secrétaires d'Etat, même leurs domestiques et autres gens de pareille étoffe obtiendront plus facilement la noblesse que le plus brave et honnête homme du monde qui n'aura pas de quoi la payer; car il ne faut que de l'argent, et ces gens-là n'en manquent pas; les charges de secrétaire du roi qui sont encore d'ordinaire au plus offrant et dernier enchérisseur, sont des moyens sûrs pour y parvenir; il n'y a qu'à en acheter une pour être noble comme le roi, et quiconque a de l'argent en peut acheter: il ne faut que s'y présenter. J'ai vu des hommes travailler de

leurs bras pour gagner leur vie, qui sont parvenus à être secrétaires du roi; et tout homme qui par son industrie aura trouvé moyen d'amasser du bien, n'importe comment, trouvera à coup sûr celui d'anoblir ces larcins par l'achat d'une de ces charges, ou d'obtenir des lettres de noblesse de façon ou d'autre, en les payant. Il y a même je ne sais combien de charges de robe et de finance dans le royaume qui anoblissent; mais, comment le dirai-je? pas une seule de guerre, pas même, je crois, celle de maréchal de France; chose étonnante, s'il en fut jamais, vu les fins pour lesquelles la noblesse a été créée, qui sont toutes militaires, et pour cause de services rendus à la guerre, qu'il faut prouver pour en obtenir les lettres.

Nos premiers rois qu'on peut dire les auteurs de la noblesse française, allemande et italienne, je dis de cette noblesse militaire si recommandable par sa valeur qui est celle dont j'entends parler, ne l'ont établie que pour intéresser par ces marques d'honneur et de distinction ce qu'il y avoit de plus braves et de plus vaillants hommes parmi leurs sujets, à la conservation de leur personne et de leur État.

Ce sont là les fondements de la noblesse de tout pays, d'autant plus raisonnable qu'elle a été de tout temps considérée comme l'épée et le bouclier des États. Il est d'ailleurs très-certain que les biens seuls, sans autre distinction, ne satisfont point les courages élevés qui se sentent du mérite et de grandes actions par devers eux. Il leur faut de l'élevation et quelque chose qui les distingue du commun des autres hommes; et c'est pourquoi nos premiers rois, ayant d'une part reconnu la justice et de l'autre l'utilité qui leur en revenoit, se firent un mérite de l'établir, et après l'avoir établie, de la perpétuer et de l'approcher d'eux par préférence aux autres conditions de l'État. Ils leur firent part de leur fortune et de leur gouvernement; ils leur commirent la garde de leur personne et la défense du royaume, et continuèrent à les honorer jusqu'à les qualifier d'amis et de cousins, prendre des alliances avec eux, et en faire leurs compagnons d'armes, les considérant comme les vrais supports de l'État; et, en effet, c'est une chose admirable que, pendant sept à huit cents ans, le royaume qui a tant essuyé de si longues et cruelles guerres contre ses voisins, n'ait employé

que sa noblesse à sa défense, et qu'il s'en soit toujours si bien trouvé. Depuis qu'on a commencé à se servir de troupes réglées, c'est elle qui, comme une pépinière inépuisable de vaillants hommes, en a fourni les officiers, grands et petits, de terre et de mer. Combien de connétables, d'amiraux, de maréchaux de France et généraux d'armée, de grands maîtres, gouverneurs de provinces, lieutenants généraux sont sortis de cet illustre corps? Qui pourroit nombrer tout ce qu'elle a fourni d'officiers d'un caractère au-dessous de ceux-là?... Qui pourroit nombrer toutes les belles actions que tant de milliers de gentilshommes ont faites? Y a-t-il quelques lieux dans le monde où on ait fait la guerre, et où cette illustre noblesse ne se soit pas signalée avec une valeur toujours distinguée? Ce nombreux corps d'officiers de terre et de mer n'a-t-il pas toujours surpassé celui des ennemis en courage, en valeur et en fidélité? Toute la terre est remplie du bruit de leur renommée, et les ennemis mêmes en sont témoins, et savent que c'est par eux qu'ils ont tant de fois été vaincus. C'est donc avec beaucoup de raison que les rois ont établi leur noblesse, qu'ils l'ont considérée comme leur bras droit, qu'ils en ont fait leurs amis et compagnons, et qu'ils se les sont apparentés, tant ils en ont fait de cas. Mais il faudroit continuer à les soutenir, les mieux conserver, avoir plus de soin de leur éducation et ne point les laisser avilir comme il paroît qu'on fait depuis quelque temps, même avec dessein, et surtout ne pas introduire dans ce corps tant de gens si peu dignes d'y entrer, tant de gens qui, pour tout mérite, ont bientôt pillé le public et le particulier, sans jamais avoir hasardé un rhume pour le service de l'État.